

Dix ans déjà...

Robert Frank

Paris 1 Panthéon-Sorbonne

En mai 2012, paraissait le premier numéro de la revue *Monde(s)*. Le projet, qui se voulait avant tout scientifique, était en gestation depuis quatre années autour de l'idée qu'il était temps de créer un périodique de langue française consacré à l'histoire globale, dominée jusqu'alors par l'historiographie anglophone. La condition nécessaire était de trouver et de faire travailler ensemble des spécialistes des différentes régions du monde. L'initiative était prise par les chercheurs de l'UMR IRICE (aujourd'hui SIRICE : Sorbonne, Identités, Relations internationales et civilisations de l'Europe), alors dirigée par Robert Frank (Paris 1 Panthéon-Sorbonne), Georges-Henri Soutou (Sorbonne Université) et Annette Wiewiorka (CNRS). Cette unité de recherche rassemblait et rassemble toujours des historiens des relations internationales, de l'Europe occidentale, de l'Europe centrale, du monde russe, de l'Amérique du Nord, de l'Amérique latine, de

Stanislas Jeannesson

Université de Nantes

l'Asie. Tout naturellement, les africanistes du CEMAf (Centre d'études des mondes africains), aujourd'hui l'IMAf, alors dirigé par Pierre Boilley (Paris 1 Panthéon-Sorbonne), furent invités à s'associer à l'aventure, ce qu'ils acceptèrent avec enthousiasme. Très vite, d'autres collègues d'universités françaises et étrangères adhèrent pleinement au projet : Sciences Po Paris, Versailles Saint-Quentin, Lille, Nantes, Lausanne, Genève, Berlin par exemple.

Les réunions préparatoires commencèrent en 2008. Celle du 17 juin de cette année donna lieu à une séquence de *brain storming* sur le titre de la revue. La conversation tourna autour des mots « monde », « planète », « globe », « global » jusqu'à ce qu'Anaïs Fléchet, maîtresse de conférences à l'université Versailles Saint-Quentin, lance l'idée, immédiatement adoptée, de choisir le mot « Monde » à la fois au singulier et au pluriel, en y ajoutant un « s » à la fin et entre

parenthèses. L'objectif n'était-il pas précisément de penser à la fois le monde dans sa globalité et, à travers les différentes aires régionales, l'ensemble des « mondes » qui le composent, ainsi que les rapports que chacun d'eux entretient avec lui ? Lors des réunions suivantes, fin 2008 et début 2009, la discussion porta sur le sous-titre de la revue (« Histoire, espaces, relations ») à considérer comme une sorte de manifeste, sur la structure de ce périodique semestriel, sa charte, dont la rédaction définitive date du 31 mars 2009¹, son comité de rédaction et son comité scientifique. Les 16 et 17 juin 2009, deux journées furent organisées, à bien des égards, fondatrices². La première, historiographique, traita des notions et des thématiques de l'histoire globale, transnationale et connectée devant nourrir ce projet éditorial. La seconde eut pour tâche de travailler sur le numéro 0 dont le thème devait porter sur les « Empires ». Deux tables rondes rassemblèrent les futurs auteurs des articles de cette livraison, spécialistes des principaux

ensembles impériaux qui, sur tous les continents, comptaient dans l'histoire du monde. Il s'agissait d'éviter que chacun des articles ne reste cloisonné dans sa niche, de faire parler préalablement entre eux leurs rédacteurs afin que leurs textes se fassent écho et amorcent une histoire croisée des empires. Lors des réunions de 2010 et de 2011 qui programmèrent les premiers numéros, il fut décidé que le numéro 0 devînt le numéro 2, car l'ambition investie dans son élaboration exigeait du temps. La première livraison de la revue fut donc consacrée au « débat transnational³ ». Les conversations préalables, pour être fructueuses, n'en constituèrent en effet pas moins une procédure bien lourde, qui a été reprise seulement pour le présent numéro célébrant le dixième anniversaire. L'idée, néanmoins, de mettre en perspective les articles, d'opérer des croisements entre eux, de poser les questions épistémologiques et historiographiques induites par la thématique choisie fut retenue : voilà pourquoi chaque numéro s'ouvre par une introduction très substantielle, nous y reviendrons, rédigée par les responsables qui l'ont conçu, organisé et coordonné. Ces réunions préparatoires des années 2008-2011 ont forgé un authentique esprit collectif et permis un véritable dialogue interculturel entre historiens venus d'horizons différents et n'ayant pas la même culture historique. Mémorables

1 Voir le texte de la charte sur le site de la revue [<http://www.monde-s.com/page-d-exemple/la-charte>] (consulté en janvier 2022).

2 Nous remercions Gisèle Borie de nous avoir transmis les comptes rendus de ces réunions préparatoires : 17 juin 2008, 21 janvier 2009, 3 et 31 mars 2009, ainsi que des résumés des interventions aux journées des 16 et 17 juin 2009. Quant aux premières réunions du comité de rédaction préparant les deux premiers numéros de la revue, elles ont eu lieu le 15 octobre 2010, le 26 avril 2011 (lors de cette séance est lancée la procédure de création de l'association – loi 1901 – propriétaire du titre) et le 25 mai 2011.

3 « Le débat transnational », dossier coordonné par Sabine Dullin et Pierre Singaravélou, *Monde(s). Histoire, espaces, relations*, n° 1, 2012.

étaient les injonctions amicales de Pierre Boilley adressées à ses collègues spécialistes de l'Europe, de l'Amérique du Nord ou des relations internationales, lorsque chez eux le « naturel » ou plutôt le « culturel » revenait au galop et qu'ils montraient, à leur insu, au détour d'une phrase, une approche euro-, occidental- ou stato-centrée. À leur tour, les chercheurs, ainsi légitimement rappelés à l'ordre, insistaient à juste titre pour que l'Europe, l'Occident et les États soient certes analysés « autrement », mais qu'ils soient traités dans leur relation avec le monde ou avec les sociétés, une relation qui ne soit évidemment pas présentée d'une façon unidirectionnelle.

Ce n'est pas à nous de dire si les paris initiaux ont été gagnés. Mais il nous semble qu'une grande partie des objectifs proposés dans l'avant-propos au premier numéro ont été réalisés, qu'il s'agisse du titre de la revue, de son sous-titre ou du triptyque annoncé : déconstruire, décentrer, décloisonner.

Fidèle à son titre, la revue *Monde(s)* a veillé à donner leur place à tous les continents, toutes les régions du monde, à analyser leur rapport à ce dernier et à varier le plus possible les échelles. Le premier mot du sous-titre – « histoire » – souligne que cette publication s'insère résolument dans cette discipline, même si la pluridisciplinarité est encouragée. Cette « histoire » se veut donc « globale », conformément au projet, ce qui pose la question de sa définition. La littérature, sur ce sujet, est

abondante et déjà ancienne, au point que les auteurs qui écrivent dans la revue ont préféré plutôt pratiquer cette histoire que la théoriser ou la définir une fois pour toutes. Des 228 articles rassemblés par les vingt premiers numéros, il ressort que l'histoire globale ne se réduit pas à l'histoire de la mondialisation ou des différentes mondialisations. Le « global » n'est pas seulement un « objet », mais une « approche », incluant d'autres approches : outre la traditionnelle histoire comparée, l'histoire croisée, l'histoire des transferts culturels, l'histoire connectée, l'histoire transnationale, ces différentes appellations étant même parfois interchangeable. C'est ce que Thomas David et Ludovic Tournès laissent entendre : « L'analyse des relations d'interdépendance [entre les acteurs de la philanthropie] constitue un magnifique objet d'histoire transnationale – ou globale, ou mondiale, comme on voudra⁴ ». Si les deux approches ont pour point commun la prise en compte des circulations, des connexions, des transferts, des phénomènes d'appropriation, etc., la lecture de ces articles semble montrer que l'expression « histoire globale » est davantage employée lorsqu'il s'agit de traiter des jeux d'échelle, pas forcément d'ailleurs au niveau planétaire, mais sur une étendue suffisante pour élargir la focale et mettre de la profondeur de champ, ce qui permet d'éviter en particulier les perspectives

4 Thomas David, Ludovic Tournès, « Introduction. Les philanthropies : un objet d'histoire transnationale », *Monde(s). Histoire, espaces, relations*, n° 6, 2014.

euro- ou occidentalocentrées. Et l'approche historique « transnationale », tout en intégrant ces mêmes ingrédients, paraît mettre davantage l'accent sur la nécessité de ne pas s'enfermer dans les niches « nationales » et de concevoir les communautés humaines, nations comprises, non point comme des essences fermées, mais comme le produit de constructions historiques, elles-mêmes modelées par une somme d'influences extérieures et d'interférences avec l'extérieur⁵. Dans ces vingt premiers numéros, cette histoire globale et transnationale a porté sur des objets concrets (les Empires, les continents, le communisme), des acteurs (juristes, réfugiés, philanthropes, experts), des moments clés (1914-1918, la Guerre froide), des « événements monde » (les années 68, 1973 au Chili, 1989), des formes de la mondialisation (la finance, les diplomaties, l'information, la santé, les circulations coloniales/impériales) ou des espaces particuliers (l'Europe médiane, le Maghreb et l'Indochine, la Société des nations).

Oui, la réflexion sur les « espaces », deuxième mot du sous-titre de la revue, est au centre des problématiques de chaque numéro, qu'il soit consacré ou non à l'un d'entre eux.

5 Les mots « global » et « transnational » sont tellement au cœur des textes de la revue qu'ils n'apparaissent pas nécessairement dans les titres des dossiers et des articles. Sur les 20 numéros, le mot « global » apparaît 2 fois dans les titres des dossiers et 19 fois dans les titres des 228 articles, et respectivement 3 et 8 fois pour le mot « transnational ».

L'objectif est de les définir, de les considérer non dans leur fixité, mais dans leur fluidité, comme des aires changeantes de circulations (les empires, les espaces diplomatiques), comme des représentations aussi : il en est ainsi des « continents » ou de la notion même de continent, « une catégorie classificatoire historiquement construite, [...] une invention européenne, voire européocentrée⁶ ».

Le troisième mot du sous-titre, « relations », complète et précise le tableau. Il englobe toutes les circulations dans les espaces et entre les espaces en leur donnant résolument de la chair, en les qualifiant de « relations humaines », trop humaines, à travers les frontières. La plupart des articles montrent en effet comment les idées, les idéologies, les modèles, les pratiques sociales qui circulent, les transferts culturels qui s'effectuent avec leurs processus d'appropriation, les phénomènes de domination qui s'installent, passent par des hommes et des femmes, authentiques agents de circulation, c'est-à-dire des acteurs – y compris les États, les organisations internationales gouvernementales et non gouvernementales –, des animateurs de réseaux, des médiateurs, des vecteurs de transmission, qu'ils soient migrants, réfugiés, militants, experts, juristes, philanthropes, médecins, fonctionnaires coloniaux, banquiers, journalistes, diplomates ou décideurs politiques.

6 Isabelle Surun, Hugues Tertrais, « Les continents orphelins? Introduction », *Monde(s). Histoire, espaces, relations*, n° 3, 2013.

Quant au triptyque proposé des « 3 D » – déconstruire, décentrer, décloisonner – il a inspiré de nombreux textes de la revue. Beaucoup d’entre eux tentent de *déconstruire* les notions trop évidentes, les espaces consacrés, les chronologies toutes faites. Cette opération a été facilitée par le croisement constant des approches, entre historiens aux positionnements différents et complémentaires – spécialistes de l’histoire des relations internationales, des *Areas Studies*, des *Colonial* et *Postcolonial Studies*, d’histoire culturelle, économique et financière, etc. –, ainsi que par la pluralité des opinions que *Monde(s)* a toujours encouragée, et qu’illustre bien le débat autour d’un livre qui accompagne chaque numéro. Ces éléments sont au cœur d’une démarche critique, constitutive de notre discipline et d’autant plus salutaire en des temps où l’on a de nouveau tendance à essentialiser les cultures, les identités, les sociétés et les individus. Nous avons toujours veillé, par ailleurs, à varier le plus possible les échelles, à *décentrer* le regard sans pour autant ignorer l’Europe ou le monde occidental. Là encore, il ne s’agissait pas pour nous de décentrer pour resserrer la focale sur un autre point, mais de multiplier les regards pour croiser les perspectives et acquérir une vision transversale des phénomènes. Nous avons tenté, enfin, de *décloisonner* une histoire internationale ou transnationale encore trop stato-centrée, pour donner leur place à tous les acteurs, formels et informels,

publics et privés, collectifs et individuels, qui participent de l’histoire des circulations et des mondialisations, et d’explorer toutes les formes de mises en relations des espaces.

Il reste toutefois des défis à relever. Celui de l’interdisciplinarité d’abord : *Monde(s)* est une revue d’histoire et elle entend bien le rester, mais, pour enrichir ses approches et élargir ses perspectives, elle doit s’ouvrir plus qu’elle ne l’a fait jusqu’à présent à d’autres disciplines, la sociologie, le droit, la géohistoire, la géopolitique ou l’anthropologie, à laquelle le numéro 17, « Tristes Trophées », a d’ailleurs fait appel⁷. Sans doute aussi nous faut-il nous affranchir davantage des rythmes de la chronologie occidentale, peu pertinente, même pour l’époque contemporaine, lorsqu’il s’agit de l’histoire de l’Afrique ou de l’Asie, et en tout état de cause nous libérer des charnières malheureusement toujours omniprésentes dans le paysage universitaire français, lorsqu’il s’agit par exemple de séparer l’histoire moderne de la contemporaine. Certaines thématiques, encore peu explorées par la revue, devront enfin faire l’objet de numéros à venir. Nous pensons notamment aux langues, aux échanges matériels, aux circulations littéraires et artistiques, aux questions environnementales, aux rapports de genre ou encore aux religions – le numéro 22, consacré au

7 « Tristes trophées. Objets et restes humains dans les conquêtes coloniales au XIX^e siècle », dossier coordonné par Lancelot Arzel et Daniel Foliard, *Monde(s). Histoire, espaces, relations*, n° 17, 2020.

Vatican, acteur global au xx^e siècle, comblera en partie cette dernière lacune.

La création d'une nouvelle revue, tout particulièrement en sciences humaines et sociales, est une aventure éditoriale. De ce point de vue aussi, le pari était risqué, d'autant que nous souhaitons une publication sous double format – papier et numérique – à l'heure où les maisons d'édition avaient plutôt tendance à renoncer aux revues papier, essentiellement pour des raisons financières. Nous voulions également que l'originalité du contenu se traduise dans l'aspect extérieur de chaque numéro et dans sa mise en page, d'où l'adoption d'un format carré, d'un texte sur deux colonnes et d'une couverture immédiatement identifiable, à la symbolique évidente – une sphère dont la couleur varie d'une année à l'autre. À quelques nuances près, nous nous sommes tenus au choix que nous avons d'emblée privilégiés. Chaque numéro est constitué d'un dossier thématique, placé généralement sous la responsabilité de deux coordinateurs, d'un débat autour d'un livre et de deux varia. Le dossier comporte sept à neuf contributions substantielles, dont le nombre de signes laissés à la disposition des auteurs – autour de 50 000 – leur permet d'exprimer la complexité de leur réflexion. L'introduction ne se contente pas de présenter le dossier, mais doit dresser un bilan historiographique de la thématique retenue, ouvrir des pistes de recherches, faire état des sources disponibles et de considérations méthodologiques ; il n'est pas rare qu'elle soit

plus fournie qu'un article. Nous avons toujours privilégié les dossiers originaux à la publication de communications exposées lors d'un colloque ou d'une journée d'étude, à quelques exceptions qui se justifiaient par la pertinence de leur sujet. Cela permettait, lors de débats souvent animés en comité de rédaction, de discuter en commun du sommaire pour équilibrer au mieux les approches, ménager la pluralité des points de vue, traiter l'ensemble des espaces considérés. Si chaque numéro est placé sous la responsabilité des coordinateurs, il est aussi le fruit d'une discussion collective. Le débat autour d'un livre – que nous avons préféré aux comptes rendus – procède du même esprit : deux spécialistes venus d'horizons différents sont invités à lire ou relire un ouvrage récent ou plus ancien, à livrer leurs réflexions et engager un dialogue avec l'auteur, à qui l'on donne la possibilité de répondre à ses lecteurs ; la formule, la plupart du temps, donne lieu à de vrais échanges, féconds et critiques. Quant aux varia, ils sont souvent l'occasion, pour de jeunes chercheurs, de faire état de leurs travaux. L'ensemble forme un volume d'environ 250 pages, riche et diversifié, qui justifie le rythme semestriel que nous avons adopté. Un autre choix éditorial, auquel nous tenons beaucoup, réside dans le bilinguisme de la revue, les articles pouvant être publiés en français ou en anglais – depuis l'origine, 40 % des textes ont effectivement été publiés en anglais. Ce qui semble s'imposer pour une revue d'histoire globale n'allait

pas de soi à l'origine ; cela nous a toutefois permis d'ouvrir nos pages à des auteurs anglophones et, nous l'espérons, de toucher de plus en plus un public qui ne soit pas strictement francophone.

Il ne peut y avoir de revue, du moins sous format papier, sans éditeur. Les six premiers numéros de *Monde(s)* furent publiés par Armand Colin. Les suivants le furent par les Presses universitaires de Rennes, après qu'Armand Colin eut décidé de supprimer les revues scientifiques de son catalogue. Notre partenariat avec les PUR fut l'occasion de renforcer la dynamique éditoriale d'une jeune revue alors encore peu diffusée, et en outre de moderniser sa couverture. C'est ici l'occasion de remercier un éditeur qui nous a toujours laissé une totale liberté et a continué, malgré toutes les difficultés que rencontrent aujourd'hui les revues scientifiques, et notamment dans le domaine des sciences humaines et sociales, à nous faire confiance. Nous remercions également les institutions et les laboratoires qui nous ont soutenus financièrement, et qui le font toujours, au premier chef l'UMR SIRICE et sa directrice, Marie-Pierre Rey, ainsi que l'Institut des mondes africains (IMAf), le Centre de recherche en histoire internationale et atlantique (CRHIA) et l'Université de Lausanne. Nous remercions l'ensemble des membres du comité de rédaction ainsi que toutes les personnes qui, par leurs relectures, leurs

évaluations et bien entendu leurs contributions, ont permis à notre revue de suivre son chemin. Nous sommes enfin particulièrement redevables à Gisèle Borie et Sandra Challin qui, durant huit ans pour la première, et depuis 2020 pour la seconde, ont assuré avec un professionnalisme sans faille, une énergie sans cesse renouvelée et une bonne dose de diplomatie, le secrétariat, la préparation des textes, les relations avec les auteurs, et ont toujours veillé à ce que les délais soient tenus. Sans elles, *Monde(s)* n'existerait simplement pas.

Dix ans, pour une revue, n'est pas l'âge de la maturité. Il reste encore beaucoup à *Monde(s)* pour s'affirmer dans le champ des publications scientifiques : élargir ses thématiques, s'ouvrir à d'autres disciplines, renforcer sa dimension internationale et sa diffusion hors des espaces francophones, renouveler ses approches, faire preuve en permanence d'inventivité pour être à la hauteur des ambitions fixées dès l'origine. Ce numéro anniversaire, « Histoires globales : conversations transnationales », par la diversité des sujets abordés, par la forme originale qu'il a choisi d'adopter, par le dialogue incessant qu'il établit entre historiens de tous les continents – créant ainsi les conditions d'un véritable « débat transnational », pour reprendre le titre de notre premier numéro –, tente avec bonheur, du moins nous l'espérons, de relever ces défis.